

ALEXIS W. BRIATTA

TALION COULLENS

TALION-COULLENS

Alexis W. Briatta

Talion-Coullens

© Alexis W. Briatta, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5592-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il s'en sera fallu de peu.

De quelques soutiens, de quelques rencontres.

De Sophie L., qui a su couvrir l'idée quand elle était chétive.

De mes parents, évidemment.

Du Desilu élargi, club de fidèles qui va bien au-delà de ce roman :

Constance L., Rémi F., Marie D, Romain D., Frank P., Sylvie C.

Des Mots, via l'étonnante et hyperactive Élise N. et ses équipes. Du discret Frédéric C. et de son bon goût. D'Antoine L. et Denis G. pour leurs conseils ponctuels.

De Fatine J., Anne-Charlotte S., Guillaume K. et Frédéric C.

D'autres sûrement.

Du coup, un grand merci.

— *Je vais te dire un truc, Franck, et je sens que tu vas être d'accord.*

— *Je t'écoute.*

— *Tu sais que j'aime bien Anton, hein ?*

— *Je sais, Mav', je sais.*

— *Mais je vais pas te mentir, je les vois pas trop ensemble les deux.*

— *Je dois bien avouer que ça semble pas évident-évident, c'est vrai.*

— *Et je me pose une question : comment est-ce qu'il a pu l'accrocher, la Parisienne ? Je veux dire, ils sont... Enfin, Anton, pour le coup, il est pas vraiment du genre... enfin, tu vois ?*

— *Je suis complètement d'accord, Mav'.*

Mikal 'Maverick' et Franck, septembre 1992

Juin 1986

1.

Mannippu était une fête unique en son genre. À l'image de toute la ville de Talion-Coullens, presque créée de toute pièce autour du chantier Exxodus, elle prenait racine dans une multitude de traditions réinterprétées et croisées. Un patchwork de festivités et de coutumes qui s'étaient naturellement entremêlées au fil des années, alors que la ville se peuplait rapidement d'ouvriers en provenance de l'Europe entière.

Durant ses premières années d'existence, Mannippu était un amas de plusieurs expressions, isolées les unes des autres. Il était difficile de s'y retrouver, chacun déployant son tapis culturel devant sa maison. Mais l'énergie cosmopolite de la première décennie modifia la donne. Rapidement, les histoires se confondirent, enrichies, et Mannippu devint l'hymne de la cité, avec sa propre mythologie et son propre folklore.

Le temps d'une nuit, la ville battait au rythme des festivités organisées par les Tessiens, ses habitants, au point que le Directoire d'Exxodus décida de les intégrer au planning du chantier en allégeant les quelques jours en amont pour faciliter les préparatifs. Au fil des années, l'événement prit de l'ampleur et se fit connaître dans les villes alentours et au-delà, de sorte que la population doublait le temps de la soirée.

C'était peu dire que l'événement était attendu.

* * *

Anton était arrivé à Talion-Coullens quelques semaines plus tôt. L'adaptation s'était révélée particulièrement ardue, mais d'un point de vue professionnel, tout allait bien. Il avait pris ses repères, s'était familiarisé avec les nombreuses grues qui jalonnaient le chantier, consacrait une grande partie de son temps libre à la relecture des plans d'installation, des bibles de chantiers. Anton faisait le nécessaire pour se mettre le plus rapidement possible à niveau, comme il l'avait toujours fait pour tous les projets sur lesquels il avait travaillé, même les plus

petits. C'était sa manière de faire et jusque-là, elle avait toujours porté ses fruits. Il n'avait que vingt-cinq ans, mais conduisait des grues depuis ses dix-huit, du moins officiellement.

C'est son oncle qui l'emmena sur une grue pour la première fois alors qu'il venait d'avoir huit ans. Ils avaient, sur ce chantier, une interprétation bien à eux des règles de sécurité et la présence d'un enfant de huit ans au sommet d'une Potain d'une trentaine de mètres de haut ne semblait poser de problèmes à personne. Une insouciance qui lui permit de poser ses mains inexpérimentées sur des commandes de levage et de distribution de la charge, assis sur les genoux de son oncle. Une révélation.

Dix-sept ans plus tard et quelques cent-vingt kilomètres plus loin, Anton était tout proche de poser les mains sur la plus haute grue du monde, celle qui l'avait fait venir ici. Il fallait encore qu'il continue à montrer sa maîtrise sur les grues annexes, mais peut-être que d'ici quelques semaines, ou quelques mois, il serait au poste de la fameuse Liebherr H1.

Non, l'adaptation au chantier à proprement dit ne lui posait pas de problème. Comme toujours, c'était son incapacité à comprendre l'humain qui le malmenait et les Tessiens ne dérogeaient pas à la règle.

En Savoie, il avait fini par ne plus fréquenter personne, mis à part sur les chantiers, seul endroit qui avait du sens à ses yeux. Quand on évoquait les manœuvres, le planning ou le plan d'installation, il avait sa place et connaissait sa valeur. Mais dès la journée de travail finie, il laissait son casque, son gilet et son assurance au vestiaire et rentrait sobrement chez lui.

Puis quelqu'un était venu lui glisser un mot, disant que le chantier de Talion-Coullens recrutait deux grutiers.

Talion-Coullens, un nom qui résonnait en lui depuis de nombreuses années.

Contre toute attente, Anton s'y était projeté, y voyant même la possibilité d'une éclosion. Comme si la lecture des autres, de leurs émotions, de leurs intentions allait enfin devenir possible. Comme si, porté par l'aura de la ville et l'ambition du projet, il allait pouvoir se connecter aux autres. Cette naïveté avait fini par l'emporter et, deux jours après son dépôt, sa candidature fut retenue. Tout s'était enchaîné très vite et à son arrivée encore, il continuait de croire en la possibilité d'un changement. Enfin il quittait la Savoie où plus rien ne le retenait.

Mais rien ne s'était passé comme prévu. Ou plutôt, tout s'était passé comme cela s'était toujours passé : il ne s'était rien passé. Son incapacité à se lier aux autres n'avait pas évolué d'un iota et, malgré l'énergie qu'il employait à se dépasser, à aller vers les autres, à suivre les conversations, la solitude était toujours bien présente. La même solitude qu'il traînait depuis que Chloé l'avait quitté, sept mois auparavant.

Sans l'avoir vu venir, Anton avait même réussi à se mettre plusieurs personnes à dos, à commencer par sa marraine. Le Cégé, organisme qui s'occupait de la bonne marche de la ville, proposait un système de parrainage pour les nouveaux arrivants.

Le jour de son arrivée, Anton avait vu l'une de ses deux valises se volatiliser tandis qu'il procédait à son enregistrement administratif. Il avait paniqué et, comme souvent dans ce cas, était devenu particulièrement agressif. Il s'en était pris à quelques personnes se trouvant dans le coin à ce moment. Rapidement, il fut ramené au calme par plus grand que lui (un mètre soixante-douze pour soixante-cinq kilos, un physique de gentil garçon : Anton n'était pas vraiment intimidant) et finit par rejoindre son nouveau studio. Plus tard, sa marraine, Laura, s'était présentée chez lui, toute sourire, avec la valise volée. Anton s'en était saisi et avait volé dans les plumes de la femme, plutôt que de la remercier. Son venin s'était déversé longuement sans qu'il n'eût la présence d'esprit de noter le changement d'expression de son interlocutrice. Elle s'était mise à lui hurler dessus à son tour pour mieux tourner les talons quelques longues dizaines de secondes plus tard, disparaissant sur un résonnant « connard ». Il ne l'avait pas revue depuis.

Son défi, lancé à lui-même, c'était justement d'éviter ça, mais parfois, il fallait bien l'avouer, il se sentait condamné.

* * *

Faire ses valises avait été l'occasion de finaliser le grand tri qu'il avait entamé quelques mois auparavant. Il avait réussi à vendre la maison de son père et pensait alors s'installer dans celle, vide, de ses grands-parents.

Vider une maison peut s'avérer vite complexe, mais Anton était méthodique et

peu attaché aux choses matérielles aussi avançait-il vite. Il se trouva néanmoins en difficulté sur deux points : les quelques rares affaires restantes de Chloé, qu'il conservait dans une cantine verte posée dans le placard de la chambre, et l'impressionnant contenu du bureau de son père, regroupé dans une bonne trentaine de cartons.

Le bureau de son père était une toute petite pièce sans porte, à l'entrée de la maison. Le terme de *bureau* aurait peut-être semblé un brin trop enthousiaste à n'importe quel visiteur qui l'aurait aussitôt requalifié de *grand cagibi*, mais la fenêtre ronde qui avait été percée laissait encore planer le doute. Son père avait fabriqué sur mesure tous ses meubles, à savoir une armoire en bois peint qui se finissait en étagère en atteignant le plafond, un bureau profond qui occupait l'angle opposé de la pièce et deux étagères qui filaient au-dessus. Sur le bureau trônait un élégant chevalet dont les lettres, gravées sur laiton chromé, indiquaient « Alain Decker, directeur ». Il avait été offert par l'un des bons clients du garage, en remerciement d'un service rendu. C'était du bel ouvrage, selon ses dires, mais également l'objet de moquerie des gars du garage qui n'hésitaient pas à railler leur supérieur, aussi avait-il été rapatrié dans la maison.

Alain Decker rangeait la plupart de ses dossiers liés à son entreprise au garage-même : les suivis d'emprunts, la comptabilité, les feuilles de paie. Les documents les plus importants trouvant leur place dans l'armoire ignifuge, en permanence fermée à clef. Le bureau de la maison, lui, était dévolu aux projets personnels. Son père était un entrepreneur de l'ombre, avec mille projets en tête qui ne sortaient jamais de son bureau, voire de sa tête.

C'était également un collectionneur compulsif. Il ne l'avait pas toujours été, mais le 20 juillet 1971, deux ans jour pour jour après l'alunissage de Neil Armstrong, on annonça la mise en œuvre d'un nouveau projet de conquête spatiale : le programme Exxodus. Unique en son genre, son ambition s'élevait encore plus haut que tout ce qui avait pu être imaginé auparavant : construire les navettes qui permettraient d'accélérer les colonisations futures, capables de transporter plus de douze mille passagers pendant près de neuf mois de voyage spatial. L'aventure sidérale annonçait ouvertement le prochain objectif : coloniser Mars.

On apprit alors que le programme, resté secret jusque-là, serait lancé dès 1973, avec l'ambition de voir voler la première navette, Hermès 1, fin 1984. Après avoir marché sur la Lune, plus rien ne semblait impossible. Auprès du grand